



RENCONTRE AVEC MOSHÉ BENLÉVI

par **Bernard
BOLAY**,
professeur à
l'Institut Biblique
Emmaüs,
Saint-Légier, Suisse

Compte rendu d'un entretien avec Moshé Benlévi

Dans sa version originale, ce texte a été utilisé comme pré-dication lors d'un culte dominical. Cependant le présent texte est le témoin de discussions nourries au sein de l'équipe de rédaction, en particulier sur la nécessaire actualisation du récit. Comment dire l'histoire sans tout redire de l'histoire telle qu'elle nous est rapportée dans le texte biblique ? Si la trame de la première version subsiste, un important remaniement du texte a tenté de faire sortir l'histoire de son moule culturel. Au lecteur de juger si le présent essai rend compte de l'histoire de Moïse pour aujourd'hui.

Q. Moshé Benlévi, vous avez été premier ministre de votre nation au temps de sa naissance et pendant plusieurs années de crise. Pouvez-vous nous dire d'où est venue votre vocation ?

M. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été mêlé au pouvoir politique. Mais il faut que je vous brosse en quelques traits rapides la situation de mon peuple au moment de ma naissance. Mon peuple vivait depuis plusieurs siècles sur une terre qui n'était pas la sienne et sur laquelle il avait connu une forte crois-

La boîte à outils

Aborder les pratiques concrètes de la foi, de la spiritualité, de l'Eglise et du service chrétien avec la « boîte à outils » :

- une rubrique régulière ;
- des propositions simples dans un langage aussi peu technique que possible ;
- des marches à suivre originales ou éprouvées ;
- du pratique accessible sans détours théoriques ;
- du concret qui ne tombe pas dans le truc.

sance. Jusqu'à peu de temps avant ma naissance, il avait vécu en bonne harmonie avec le peuple indigène qui avait su tirer parti de notre présence. Un changement de régime et une orientation plus nationaliste du pouvoir sonnèrent le glas de nos bonnes relations. Une politique d'exclusion fut mise en place, la discrimination ethnique, les vexations, les mesures de contraintes devinrent le lot de mon peuple. Au moment de ma naissance, le drame prenait des proportions jusqu'alors jamais atteintes.

Or il se trouve que les conditions particulières de ma naissance, au temps où mon peuple était persécuté, m'ont amené à vivre chez des gens très proches du pouvoir qui opprimait les membres de mon ethnie. Par un concours de circonstances étonnant qu'il serait trop long de relater ici, j'ai été adopté par une des familles dirigeantes.

Là, l'occasion m'a été donnée d'apprendre les lois, le fonctionnement d'une administration, les règles du jeu politique. Et bien sûr, j'ai aussi appris ce que je ne voulais pas reproduire, en particulier l'asservissement des étrangers.

Q. *Oui, ceci explique certainement les dispositions favorables aux étrangers adoptées au temps de votre administration. Mais revenons à votre vocation. Quand est-elle née ?*

M. A dire vrai, le cheminement qui a fait de moi un homme politique a été long et pénible.

Au temps où je fréquentais les milieux du pouvoir, j'avais pris l'habitude de rendre visite à ceux de mon ethnie. J'avais en effet, encore jeune, pris connaissance de ma véritable origine et je souhaitais renouer avec mon peuple. Devant les sévices que mes compatriotes subissaient, la colère et l'indignation sont montées en moi, et j'ai commis un jour, sous le coup de cette colère, ce qu'on appelle un attentat politique. J'ai de mes mains tué un petit chef de parti. Mon acte n'était pas très réfléchi, je n'étais soutenu par aucun groupement politique. Mon action ne s'inscrivait dans aucun programme raisonné et pensé. A ma décharge, je dois signaler que mes compatriotes me semblaient particulièrement passifs, tolérant une situation qui chez d'autres aurait depuis longtemps provoqué une révolte. Avais-je espéré alors me rendre crédible aux yeux de mon peuple ? Je ne saurais le dire aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, mes compatriotes n'ont pas reconnu mon geste, et personne n'a voulu me suivre. Au contraire, mon extrémisme m'a

rendu suspect aux yeux des miens et du côté du pouvoir, on me soupçonnait d'avoir trempé dans cet attentat.



Q. *Vous êtes alors parti en exil... ?*

M. En exil, oui. J'ai fui le pays où vivaient d'une part les oppresseurs dont j'avais hérité la formation et l'éducation et d'autre part les gens de mon peuple. Lors de ma fuite, j'ai rencontré une communauté ethnique assez proche de la mienne qui accepta de m'accueillir.

Q. *En exil, vous n'avez pas fait de politique. Vous vous êtes marié, vous vous êtes installé, vous êtes devenu un riche exploitant agricole... ?*

M. J'ai en fait travaillé dans et pour la famille de mon épouse dont le père était entrepreneur agricole et notable reconnu. J'ai aimé travailler la terre et pratiquer l'élevage, ce qui, je dois le dire, me changea profondément et contribua à la maturation de ma réflexion. Il est vrai qu'alors je n'ai plus fait de politique. La tournure prise par les événements m'avait déçu et blessé.

Q. *Vous meniez une vie paisible, oserais-je dire thérapeutique, et puis soudain la fièvre de la politique vous reprend... ?*

M. Fièvre, c'est là un mot que je n'appliquerais pas moi-même à ce que j'ai vécu. Et ici quelques explications sont nécessaires. Peut-être ne me croirez-vous pas, mais je peux dire que ce que je vais raconter est la stricte vérité.

Je ne suis pas un homme de vision, un rêveur ou un mystique. Certes, j'avais une foi vivante, j'étais religieux, mais de là à vivre ce que j'allais expérimenter, il y a un saut que je n'avais jamais envisagé. Or donc un jour, alors que je travaillais au champ, en pleine période des labours... Oh, permettez-moi une parenthèse. Le travail de la terre, et les labours en particulier, avec la monotonie des allées et venues, a souvent été pour moi un temps de réflexion et de méditation. Je repensais aux années passées, à ma folie de jeunesse...

Q. *Vous labouriez votre champ...*

M. J'étais en train de labourer lorsque j'ai eu l'intime conviction qu'il fallait que je retourne auprès de mon peuple. Comment expli-

quer ? C'est venu comme une fulgurante certitude, une pensée obstinée et obsédante. Elle s'est imposée à moi, alors même que j'avais fait le deuil de toute activité politique. Je ne me sentais pas capable de retourner dans le pays que j'avais quitté comme meurtrier, encore moins de me proposer comme médiateur entre le gouvernement et mon peuple. Pourtant une voix intérieure ne cessait de tenter d'infléchir ma volonté. Entre elle et moi, si je peux parler ainsi, un long dialogue s'est installé, un dialogue nourri, mouvementé, âpre. Je me suis arrêté avec le curieux sentiment qu'une présence régnait là. J'étais à la fois dévoré par l'inquiétude et paisible, pétri d'angoisse et serein. Debout dans mon champ, le pied dans le sillon fraîchement creusé, sur ce sol que j'avais appris à aimer, j'étais dépaysé. C'était comme si la présence me rassurait tout en me questionnant, m'interrogeait et m'intimait des ordres tout en me portant. Je le sus après, c'était la première d'une longue série de batailles. Depuis, j'ai souvent considéré mon être comme un champ de bataille, mais d'une bataille qui, si elle m'a tant de fois laissé vaincu, ne m'a jamais anéanti.

Q. *Vous avez donc entendu une voix ?*

M. Oui, le son d'une voix. J'ai parlé d'une voix intérieure, mais je n'aurais su dire si elle venait du dedans ou du dehors. Je l'ai perçue comme un murmure léger et puissant qui tout à la fois s'imposait à moi et me faisait être et vivre. En face d'elle j'avais l'impression d'être, et non de subir quand bien même elle me contraignait.

Q. *Mais la voix, qui était-ce ?*

M. Je l'ai nommée Dieu car je n'avais pas d'autre mot pour la qualifier, elle et la présence que je percevais.

Q. *Dieu ! ?*

M. Oui, Dieu. J'en ai eu la conviction intime dès que la voix s'est fait entendre. Je n'ai pas été surpris par elle. Elle semblait une amie de longue date et paraissait me connaître mieux que je ne me connaissais. Au cours de... l'entretien, elle a parlé de mon peuple et de mes ancêtres, des promesses que mes ancêtres avaient gardées précieusement et qui contenaient toutes les aspirations de mon peuple. Puis elle a affirmé qu'elle m'avait choisi pour les accomplir. Je devais retourner auprès de mon peuple pour le délivrer.



- Q.** *Le délivrer ? Et comment ?*
M. La voix m'envoyait.

Q. *Elle vous envoyait ?*

M. Oui. Pour elle les choses paraissaient simples. Inutile de vous dire que je ne partageais pas sa vision des choses ni son optimisme. Moi, je savais qui j'étais. Peut-être la voix s'illusionnait-elle. Moi, je connaissais mes limites, mes échecs, mes peurs. Mais elle insistait, semblant ne pas tenir compte de mes objections.

Q. *Et qu'avez-vous fait ? Vous êtes parti ?*

M. Non. Je lui ai fait part de mes réticences. La bataille ne faisait que commencer, aussi lui ai-je soumis ma première objection.

Q. *Laquelle ?*

M. J'ai parlé de moi, de mes échecs et de mes peurs. J'ai dit le meurtre et l'humiliation vécue. J'ai dit ma tranquillité retrouvée et le bonheur de travailler cette terre. Curieusement, elle n'a pas répondu à mes objections. Comme si elle refusait de se battre sur ce terrain-là. Comme si elle savait d'avance qu'elle ne pourrait pas me convaincre par le seul renversement de mes arguments. Elle m'a seulement soufflé ces quatre mots qui me brûlent encore « Je suis avec toi ». Je prenais conscience qu'avec elle tous les possibles s'offraient, l'horizon s'ouvrait. Dans un second souffle, elle a ajouté : « Voici un signe qui te montrera que je t'ai envoyé ».

Q. *Un signe ?*

M. Un signe, c'est-à-dire un geste de confirmation, une action qui attesterait que c'était bien elle qui m'envoyait. Mais le signe était étrange : je devais d'abord faire sortir le peuple et alors je saurais que Dieu était avec moi.

Un signe m'était bien donné, mais un signe valable après que j'aurais cru et fait ce que la voix me demandait. J'ai appris par la suite que c'était là sa manière de faire. Elle ne veut travailler que dans la confiance. J'ai compris plus tard que ce n'est qu'après, quand on regarde le chemin parcouru, que l'on peut dire : « Dieu était là ».

Q. *Alors vous êtes parti ?*

M. Oh non. J'avais encore quelques questions. Je ne m'imaginai pas aller auprès de mon peuple en parlant de la voix entendue. Il me fallait quelque chose de plus concret, un nom, une précision, je ne sais. Je lui demandais qui elle était.

Alors la voix m'a dit : « Mon nom est ` Je suis qui je suis et je serai qui je serai ' ». C'est la voie du mystère qui s'ouvrait devant moi. J'aurais pu prendre ce qu'elle me disait pour une dérobade, une esquive habile. J'y ai entendu au contraire une révélation sur Dieu, sur son énigme, sur sa personne. J'ai compris qu'elle refusait d'entrer sur le terrain des définitions pour me faire entrer sur celui de la rencontre et de la confiance. En celles-ci, nul n'est besoin de saisir l'autre. Le nom que la voix se donnait m'avertissait qu'avec elle, il ne serait pas question de capture, ni de mainmise. Elle serait « elle » pour que je sois « moi ».

Ce jour-là, j'ai commencé à saisir que Dieu n'était pas comme moi. J'avais voulu être engagé pour mon peuple et à la première difficulté d'importance, j'avais fui. Lui, il est, il sera comme il a décidé d'être. Je l'ai laissé parler et me révéler son projet.

Q. *Alors vous êtes parti ?*

M. Non. Je connaissais suffisamment mon peuple pour savoir qu'il n'allait pas me croire uniquement parce que je disais parler et venir au nom de Dieu. Il n'avait pas voulu de moi la première fois, et je les comprenais, et ce n'est pas en disant que Dieu m'avait envoyé que j'allais être accueilli à bras ouverts. Quelle garantie allais-je pouvoir leur donner que ce que je disais s'accomplirait, que la voix était en mesure d'intervenir pour provoquer le changement du gouvernement ?

Alors la voix me dit que je n'avais pas à me soucier du résultat de ma parole. C'était elle qui se chargerait de convaincre, de rendre mon discours crédible aux oreilles de mon peuple, de susciter la confiance.

Q. *Alors vous êtes parti ?*

M. Non. Agir, je savais. Du courage, j'en avais et en un sens je l'avais démontré. Mais parler me faisait peur. En m'écoutant maintenant sans doute vous peinez à le croire, mais à cette période, je n'aurais pas pu parler en public. Je bredouillais, mes lèvres ren-



daient un son confus, mes pensées s'emmêlaient. Je ne m'estimais pas à la hauteur de la tâche et persévérerais à penser que la voix se trompait. Elle ne s'est pas opposée à mon raisonnement et a pris en compte mon objection. Par un de ces détours de la pensée qui lui étaient familiers et que je commençais à reconnaître, elle m'invita à repenser à la notion de création que mon peuple confessait et à admettre que si Dieu était le créateur, il pouvait encore intervenir dans sa création et même changer un homme. Et cet homme c'était moi. La voix me dit alors : « Je suis avec toi, avec ta bouche, avec tes lèvres. Je serai là quand tu parleras ».

Q. *Alors vous êtes parti ?*

M. Non. Je sentais bien que la voix avait raison et qu'elle ferait ce qu'elle avait dit. Mais j'avais la peur chevillée au cœur. Dans un dernier sursaut, comme une dernière tentative de fuir l'appel qu'elle m'adressait, je dis à la voix : « Envoie qui tu veux ». Je n'avais pas achevé ma phrase que je prenais conscience de ma stupidité. Je disais « qui tu veux » et c'est moi que la voix voulait. Faut-il parler de colère ? Le mot ne semble pas vraiment adéquat, mais je sentis la résistance ferme et résolue de la voix qui ne me laissait aucun choix. Il me fallait partir, quitter ce pays que j'avais aimé pour rejoindre les miens et répondre aux accents de la voix qui me brûlaient sans me consumer. La voix me promit encore l'aide de mon frère qui en certaines occasions s'exprimerait à ma place.

Q. *Alors vous êtes parti ?*

M. Alors je suis parti.